

Le Boss de Boulogne

Johann Zarca
a.k.a. Le Mec de l'underground

Le Boss de Boulogne

Don Quichotte éditions

www.donquichotte-editions.com

© Don Quichotte éditions, une marque des éditions du Seuil, 2014.

ISBN : 978-2-35949-203-3

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À mes chers disparus :
Pépé Bob, Jacquot « le doc », mon pote Sanka.*

*Et à la clique de l'underground,
en particulier Tonton Pérave, Malo Kid
et Chivas le clandé.*

Quand la littérature s'invite
dans l'underground.

J'ai la tête qui tourne et l'envie de gerber qui va avec. Tendu ! Je ne me remets pas de ma biture. Faut dire qu'avec les potes, hier, on ne s'est vraiment pas respectés. J'ai conservé un sale goût de sky dans la bouche et un trou de boulette dans mon survêt. Mon baveux est crispé de me voir rappliquer au tribunal avec une tête de défoncé et sapé comme un pouilleux. Ça se capte rien qu'à sa tronche. Bat les couilles, j'espère seulement que l'affaire sera vite torchée, je veux rejoindre mon plumard et pioncer.

Ma dernière condamnation, c'était il y a quatre mois. Une histoire de shit. Je m'étais fait serrer en bas de mon immeuble, alors que je sortais de chez Smoke, le grossiste du quartier. Ils m'avaient intercepté avec trente barrettes, ces enfoirés de condés.

La fois d'avant, je m'étais fait péter aussi salement. Dans la cage d'escalier, au moment où je larguais un pochon d'Orange Bud. Vénère ! Ils n'ont vraiment que ça à foutre, me chasser alors qu'ils laissent un tas de pointeurs en liberté. Et puis qu'est-ce que ça change ? Le soir même de

mes condamnations, j'étais de retour dans ma zone pour écouler la résine.

Je galère dans le box des accusés, comme ils disent dans leurs tribunaux à la con. La juge expose mon palmarès : condamnations pour vandalisme, baston, vol avec violence, outrage à agent, baston, stup, encore stup, agression, rébellion, vandalisme, baston. Je tchipe. La vieille justicière en carton balance les faits à deux balles qui m'ont conduit devant elle : « Il y a cinq mois, monsieur, vous sortez avec des amis en discothèque avenue Foch. Vous cumulez les verres d'alcool tout au long de la soirée et vous vous retrouvez dans un état d'ébriété aggravé. Ensuite, monsieur, vers deux heures du matin, vous vous installez au comptoir de la discothèque pour commander un énième verre. C'est à ce moment-là que vous remarquez une femme... »

Femme mes seufs ! Ce n'était pas une femme.

« ... Vous discutez un peu avec elle et vous lui offrez un verre. Tout se passe à peu près bien jusque-là, puis vous devenez plus entreprenant avec cette femme et vous décidez de lui toucher la poitrine et de l'embrasser... »

Putain, en plus je suis tombé sur une mal baisée, ça le fait archi-pas !

« ... Elle refuse vos avances, elle vous repousse à plusieurs reprises et c'est là, monsieur, que vous devenez violent. Vous la frappez au visage de plusieurs coups de poing. Vous lui brisez le nez. Une fois qu'elle est tombée à terre, vous la martelez de

coups de pied dans l'estomac et en plein visage et ce, jusqu'à ce que la sécurité de la discothèque intervienne. »

Sentence : quatre mois de habs. La scoumoune !

Les potos voulaient fêter ma sortie de placard à la Loco, la boîte à banlieusards de Pigalle. Simplement, débouler à sept paires de couilles sapées comme des lascars, c'était sûr qu'on allait se faire refouler. Résultat, on pointe tous au bois de Boulogne. Perso ça m'arrange, j'étais plus saucé par une mission underground que par une session guénave avec des michetonneuses de quinze piges. Quand j'ai proposé de bouger au Bois, j'ai pensé que les soces se démotiveraient. Mais nan, ce soir, c'est ma rapta.

Le seul truc qui leur a cassé les burnes, ce sont les barrettes qu'on trimbailait sur nous. Mais comme j'ai dit : on débarque au Bois, on planque le matos, on refourgue quelques morceaux et on tise tranquille. Les potos me font confiance depuis le bahut, ils savent qui est le boss et qui prend les initiatives. Je n'ai pas l'habitude de proposer des plans foireux, les frères me connaissent, on a tous poussé dans le même tièque.

Farid, le seul Rebeu du crew, une bonne tronche d'ado excepté ses cernes de daron, est un gars posé, pas le genre de mec qui dépouille ou crée des embrouilles, sauf s'il est vraiment arraché. Souleymane, Renoï carré à la barbe de muslim, c'est un peu le contraire, un vénère qui vient de

sortir du habs, comme moi. Quant à Youssouf, c'est mon frangin, mon putain de pote karlouche à la ganache aplatie par les bastons.

À l'arrière de la caisse avec lui, je prépare un mix en vidant le dernier flash de sky dans la bouteille de Coca. J'en fous à côté à cause de Farid qui pilote comme un dératé et tape des virages ultra-serrés.

Souleymane à l'avant finit de rouler un gros djockoss. Il ne tise pas Souleymane, c'est haram. Mais il se rattrape comme il faut sur le bédo. Il éclate son splif et fait tomber une boulette sur le siège. Le Rabza le grille en force et s'énerve : « Putain mais fais belek, cousin ! T'es un bouffon ou quoi mon gars ? Elle est à mon daron, la gova, pas à moi ! »

Souley ne répond pas, il ponce son joint. J'entame le Whisky-Coca. La pillave est tellement corsée que la première gorgée me donne envie de gerber. Je tire une tête de dégoûté. Youssouf se fout de ma gueule en m'imitant.

« Va bien t'faire enfiler, bâtard ! » je réponds à ce crétin.

Farid balance du gros son, un skeud de L.I.M., histoire de nous ambiancer. L'instru est juste mortelle ! Je jette un œil derrière pour voir si les autres nous suivent. Opé, ils nous collent au cul dans leur Peugeot verte toute fanée. Je les vois triper avec leurs tronches de cassos. Ils sont déjà pétés, ces salauds ! Je leur fais un oid ; Ahmé me le rend. On descend l'alcool, qui passe mieux après

quelques gorgées. Souley fait tourner le pilon, on se fracasse en deux-deux. Pedro, le Tos de service, crâne rasé et barbe d'une semaine, est au volant de la gova derrière nous. Il a embarqué Makita, le Renoi psychopathe, et le petit Ahmé.

Je roule un splif de zèbe et l'éclate direct.

« Porte Dauphine, là où les p'tits pédés tapinent... »
rappe Youssouf.

On arrive à porte Dauph, Makita m'envoie un texto. Ahmé a envie de pisser et ne peut pas attendre d'être dans le Bois. Putain, le gamin ! On se gare à l'arrache. Le petit sort de la tire et cherche un mur à sponsoriser ; je prends l'air pour me griller une Malback et scanner les alentours.

Il est trois du mat et la place De-Lattre-de-Tassigny est morte de chez morte. Seuls quelques pédés roumains et trois gueuches tournent autour du rond-point en quête de michetons, de chnouf ou de Subutex. Ahmé finit de pisser, je lui cale une petite tarte pour le oid de tout à l'heure. On ne s'attarde pas dans le secteur, ça pue la volaille.

On trace au Bois direct.

Courte halte sur la route de la porte Dauphine à la porte des Sablons. Farid se gare près du terrain de pétanque, Pedro suit le mouvement. On dégage des tires. Un trav, à deux pas de nous, s'enterre aussitôt dans le Bois en nous voyant débouler. Sept scarlas dans le bois de Boubou, sûr que ça fait flipper ! Tout le monde sait que les gars comme

nous sont des fouteurs de merde, des mecs chauds bouillants.

La route de la porte Dauphine qui mène à la porte des Sablons, on l'appelle « la rue des prix cassés » ou « la rue des michetons qui ont les crocs ». Des putains de travs chaussés de cuis-sardes ou de talons aiguilles, emballés de latex, de vinyle ou de cuir, en mode grosses timpes qui se respectent peu. Des types même pas rasés flanqués de perruques brunes ou blondes, de rimmel et de fard bien noirs tout autour des yeux. La rue chlingue la crème de travelo, et je ne plaisante pas. J'ignore quel genre de fluide les travs s'appliquent sur la peau mais j'ai remarqué qu'ils daubaient tous le même truc bizarre. Rue des dalleux. Ici, ça pue aussi le latex, reste à savoir si c'est à cause des sapes sado-maso ou des capotes qui jonchent le sol.

Ce spot est archi-underground, ça change de la Reine-Marguerite et de ses tapins shootés aux hormones, parfois opérés, les tchoutchs siliconés. De ceux qu'on appelle les trans.

On laisse les potos s'enfoncer à l'abri du Bois pour se kamazer peinars et, avec Youssouf, on longe le trottoir, nos barrettes au fond des fouilles. À l'approche des vagos, les travs déchaînés aux tenues provocantes se mettent à siffler, exhibent leur tarpé ou carrément leur gourdin. Perso, ce spectacle me donne la nausée.

Mon srab balance une instru sur son portable et pose sa voix dessus. Quand il est fracassé, Youssouf

est capable de produire de bonnes petites impros même si la plupart sont complètement nazes. Il kiffe faire du rap déchiré, le frolo. J'absorbe le mix de Whisky-Coca comme un soiffard en écoutant le Renoi.

*Vers la route des Sablons, on s'la colle t'inquiète
On déboule défoncés, on s'explode la tête*

Si si, gros !

*... On déboule complètement rébous
Dans les bas-fonds du Bois d'Boubou
Ici, ta daronne tapine pour quelques keus
Mais comme elle a une bite, on la prend par les seufs...*

La phase me fait golri, Youssouf enchaîne.

*Ton daron a un blaze pour la nuit
Qui est celui d'Virginie
On cherche de la p'tite tox qui pourrait nous rapporter
gros
Vu qu'on est v'nus ici pour bicrave du bédo...*

« Alors, on s'amuse bien les garçons ? »

Un travelo rebeu vient de couper Youssouf dans son élan. Le cousin est sur le point de le clasher mais il se retient. On n'est pas venus pour s'embrouiller mais pour palper du blé. J'accoste direct :

« Tu veux pas du bédo ? »

Le trav, un rouquemoute petit et rond avec une verrue sur le pif, s'approche de nous.

« Comment ? »

Je repose ma question.

« Nan bébé, je veux juste ta bite. »

Un travelo encore plus crasseux nous rejoint. Un de ceux qui ne se respectent pas, la barbe de trois jours, le chlague, et avec au moins cinquante berges au compteur. Je l'aborde malgré tout.

« Tu chercherais pas du teushi ?

— Du shit ? C'est combien ?

— Vingt dollars, cousine, la barrette.

— Et si j'te suce gratos, tu me l'offres ?

— T'as craqué ou quoi ? J'm'en bats les couilles de m'faire sucer, j'veux vendre mon zbar moi.

— Je te suce à fond sans capote et je lèche tes couilles. »

Youssef me fait signe de lâcher l'affaire. Soulé, je me vénère après la catin.

« T'as pas compris que j'suis pas pédé ?

— Surtout, t'as pas de bite, connard ! » m'envoie le déchet sur un ton que je ne kiffe archi-pas.

Sale pute ! Je me retiens de lui briser son claquermerde à celui-là, déjà parce que je veux faire partir le matos, et surtout parce que je n'ai pas envie de me faire caillasser par une vingtaine de streumons. Le travelo se calme :

« Bon alors file-moi une barrette !

— Vingt euros, et pas d'sucette à la place ! »

Putain de travelo de merde, respecte-toi, sale chien ! Je suis là pour brasser de la galette et ça me fout le seum qu'on puisse nous prendre pour des baltringues en chaleur. Heureusement pour lui,

le vioque ne fait pas d'histoire. Il pécho la retba que Youssouf lui tend discrètement et lui file en échange un bifton de vingt balles.

« Vous savez si y a des copines à vous qui pourraient être intéressées ? je demande encore aux deux putes avant de me casser.

— Va voir un peu plus loin, au croisement de l'allée de Longchamp, tout près de l'arrêt de bus. Y a des Antillaises. Je sais qu'elles fument, elles.

— Merci pour l'info. »

Salé trav ! On se barre. La flemme de rester dans le coin. J'irai voir les Antillaises plus tard. J'appelle Makita et lui demande de prévenir les autres ; on se taille illico. Direction la Reine-Marguerite, la cour des vices. Là où tout se passe, le cœur du bois de Boulogne.

« C'est combien la pipe ? demande Souley, la fenêtre de la gova baissée.

— Vingt eulos chéli, mais yé né monte pas dans la voitoule avec quatle pelsonnes. Tou descends et yé té souce dans lé Bois.

— Dix euros !

— Nan chéli, c'est vingt la pipe et tiente l'amoul. » Farid s'en mêle.

« Cousine, tu veux pas faire gratos à mon pote, c'est son anniversaire... S'te plaît ! »

Elle lance un signe négatif de la main et, prudente, recule de quelques pas. Farid n'insiste pas, il démarre. On se fend la gueule puis l'un de nous propose de tchatcher toutes les timpes du bois

de Boulogne. Défi impossible ! Quelques-unes se montrent hostiles mais la plupart font leur show pour nous engrainer. Fardées comme des tapisseries andines, elles dansent, exhibent leurs nibards et leurs culs moulés dans du simili cuir ou du latex, certaines miment une fellation... On finit par scotcher sur une superbe créature : un travesti rebeu à peine sapé, des eins michtos, une belle bouche de suceuse, un boule de psycho et des talons hauts. Cette fois, c'est moi qui l'aborde. Logé à l'arrière, côté trottoir, je baisse la vitre de la gova. La divine pétasse se tient face à moi mais fait semblant de ne pas me rodave. J'attaque.

« Excuse-moi ! Excuse-moi ! »

Elle tourne vers moi des yeux ultra-violetts maculés de khôl.

« Oui ? »

Je téma Farid.

« Farid, c'est pas ta sœur ? On dirait grave ! (Je regarde la timpe.) T'es rebeu, nan ?

— Ferme ta gueule, enfoiré ! fait Farid.

— T'es un bonhomme ou t'es une racli ? je demande à la bitch.

— T'es au bois d'Boulogne et tu cherches des femmes ?

— Donc t'avoues qu't'es un homme ? je lui réponds.

— Un transsexuel ! elle rectifie.

— Hey Farid ! T'as raison gros, je m'suis gouré ma gueule. C'est pas ta sœur, c'est ton reuf. Enfin, *c'était* ton reuf. »

Souleymane, qui a gardé sa fenêtre ouverte, tape direct l'embrouille :

« T'es rebeu et t'as pas honte de faire ça ? Et toi, t'es rebeu et tu lui dis rien ? il fait à Farid. Vas-y, tu vas mécra en enfer ! J'te baise, sale trav ! »

Le travelo se casse sans jaqueter. On s'arrache. Le bois de Boubou, c'est de la balle ! On essaye encore d'aborder un prochain groupe de talonneuses mais en voyant débarquer nos deux caisses gorgées de lascars, les karbas s'écartent rapidement de la route. Derrière nous, Pedro klaxonne et nous fait signe de nous garer. On s'arrête pour poser les caisses. C'est parti pour une session à pied !

Bourré comme un Polak, Ahmé vient de rendre son grec. Une galette d'enfoiré ! Il nous suit en silence, dans le mal, et s'arrête à une fontaine pour boire de la flotte. Youssef lui propose de terminer le sky et Souleymane lui embrouille le cigare en lui expliquant que sa biture est une punition d'Allah. Quel imam, Souleymane ! S'il n'avait pas goûté à la calèche, cassé le nez de sa meuf, tapé dans les ixes et la cé, il aurait peut-être réussi à me traîner à la mosquée.

Souley et Makita sont des putains de potes. Les deux ensemble, sans personne pour les calmer, ils te foutent un de ces zbeuls. Makita, on ignore comment il a esquivé la zonzon, vu son casier judiciaire plus que blindé. Dans la cité, ces deux

enfoirés savent imposer le respect. Je veux bien parier ma teub que ce soir ils vont partir en sucette.

On calte sur le trottoir large de la Reine-Marguerite, là où les putes tapinent archi-nombreuses. Le Rebeu, le Portugais, Souleymane et Youssouf avancent à une vingtaine de mètres devant Makita et moi. Nous, on parle de films de boules. J'enquille la fin du sky et balance la teille au pied d'un arbre. Ahmé nous suit en traînant la patte comme un chlague en phase terminale. Après une cuite comme ça, normal qu'il veuille pioncer.

Les quatre enfoirés devant accostent un groupe de trois tepus qui bavassent entre elles au bord de la route. Makita et moi, on se dirige vers une autre gagueuse, assise sur un banc. Elle est maigre, vêtue tout de cuir ; elle a un visage de mec et une perruque noir charbon qui lui tombe aux épaules.

« Ça va ou quoi ? je lui demande.

— Ça va chéli », elle me répond avec sa voix de Brésilien.

Makita frappe direct.

« Tu sucés pour combien ?

— La pipe, c'est vingt et l'amol, c'est tlente chéli.

— Tu peux nous sucer tous les deux ?

— Si c'est possible, c'est cuaranta.

— Vas-y, fais pas ton rapia, fais-le-nous à vingt ! »

On ne termine pas la conversation, les autres nous sifflent. Ils nous font signe de rabouler fissa.

Au même moment, des vieux mecs de cité passent en caisse et nous insultent. On leur répond avec nos doigts. Ça joue les kékés mais ça vient réclamer de